

TEMPERATURE

Du 23 juin 1902.

Thermomètre de E. et L. CLAUDE, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 23 juin.—Indications pour la Louisiane.—Temp.—beau mardi et mercredi; vents légers et variables, principalement du sud-est, sur la côte.

Un discours inattendu.

Les institutions modernes dans les deux mondes reposent presque toutes sur le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. C'est là une vérité que l'on ne saurait trop méditer et de l'application de laquelle dépend la tranquillité, la paix dans les deux hémisphères.

C'est le bonheur des Etats-Unis d'avoir pris naissance et d'avoir grandi au moment où le principe était proclamé triomphalement. Ils ont pu, de la sorte, dès le premier jour, le mettre en application sans trouble, sans distinction: les institutions civiles s'y développaient à l'aise, d'un côté, et les institutions ecclésiastiques prenant leur essor aussi librement de leur, sans que l'ordre public fut troublé un seul instant.

Il n'en a pas été de même chez les autres nations; elles avaient des attaches au passé. La société religieuse et la société civile y étaient intimement liées l'une à l'autre, et le travail de séparation qui s'y opérait lentement, difficilement, y a occasionné bien des luttes regrettables. Aujourd'hui, heureusement, cette division s'est presque accomplie. Il ne reste plus qu'à introduire certaines réformes toutes de dehors, qu'à accorder à certaines autorités déshonorées, à certains propriétaires spoliés les indemnités qui leur sont dues, et tout rentrera dans l'ordre un instant troublé par de tristes malentendus. C'est ce que semble indiquer le discours prononcé avant-hier, au Mans, par le président Loubet, de la République Française, devant une foule immense, alors qu'il avait à ses côtés le président du Conseil, M. Combes, et le ministre de la guerre, le général André. En face des radicaux dont on connaît le fanatisme anti-religieux, il dit et demande à tous de respecter les croyances religieuses; il conseille la tolérance mutuelle et surtout l'union et le dévouement à la République qui doit tout protéger et tout secourir, sans distinction de secte.

A travers toutes les discussions dont nous sommes les témoins, nous voyons poindre le principe de la séparation complète de deux puissances civile et ecclésiastique, principe qui est au fond de tout les esprits et qui seul peut désormais apporter la paix dans les monarchies.

Le discours de M. Loubet est à notre sens appelé à un grand retentissement; il produira un très heureux effet; il ne contribuera pas peu au rétablissement de l'ordre moral et politique au sein de la République Française. C'est un lien de plus qui la reliera à la République Américaine.

UNE CAUSE PERDUE

On sait de quelle ténacité est doué le président Roosevelt. C'est une qualité qu'il possède au plus haut degré, et qui lui a parfois bien réussi. Ce n'est pas l'homme des compromis, et quand il s'est bien pénétré d'une idée, il ne recule devant aucun danger pour la soutenir à outrance. C'est ce qui lui est arrivé à propos de Cuba dont il veut protéger à tout prix les intérêts américains, même contre ceux de l'Union, même contre les principes essentiellement protectionnistes du parti qui l'a élevé au pouvoir. Tant qu'il ne s'agit que de défendre l'industrie sucrière de la canne dans laquelle ne sont intéressés que deux ou trois Etats de l'extrême sud, les républicains ont pu le soutenir; mais du moment que celle de la betterave a été mise en péril, ils l'ont abandonné. Les cultivateurs de la betterave appartiennent au Nord et à l'Ouest, et c'est précisément dans l'Ouest et dans le Nord que le parti républicain puise toute sa force. Sacrifier à Cuba l'avenir de l'industrie de la betterave, c'était s'aliéner une bonne partie de l'Ouest et du nord; c'était exposer le parti à une désastreuse défaite, lors des prochaines élections générales.

Les républicains l'ont parfaitement compris, et ils ont déclaré nettement à M. Roosevelt qu'ils ne voulaient pas le suivre sur un pareil terrain. Aussi, après de longs débats où ils n'avaient pu s'entendre avec le président, se sont-ils décidés à aller le trouver pour lui signifier d'abandonner une fois pour toutes le but qu'il poursuivait.

Ce sont les amis mêmes de M. Roosevelt qui ont fait cette démarche, "in extremis", et il est peu probable que le président persiste plus longtemps dans sa résistance.

La partie est décidément perdue pour lui; il lui faut renoncer à son rêve dont la réalisation conduirait le républicanisme à sa perte. Les chefs du parti voient clairement le danger qui les menace et ils n'épargnent rien pour l'éviter. Reste à savoir même s'il n'est pas trop tard pour sauver la situation et regagner le terrain perdu.

Une carte d'électeur.

Savez-vous comment était faite une carte d'électeur en 1790? En tête de la carte, on lisait ces mots: "Assemblée électorale". Au-dessous, un timbre portant trois fleurs de lis avec cette inscription: "La Nation, la Loi, le Roi". En exergue: "Electeurs du département de Paris, 1790". Sous le timbre, cette formule: "Je jure et promets de ne nommer que ceux que j'aurai choisis en mon âme et conscience comme les plus dignes de la confiance publique, sans avoir été déterminé par dons, promesses, sollicitations ou menaces". Suivait la signature de l'électeur.

La proie des flammes.

New York, 23 juin.—Un bâtiment à quatre étages à Brooklyn occupé par la American Tarter Company a été rasé par le feu aujourd'hui. Les pertes sur la bâtisse et son contenu s'élevaient à \$150,000.

Pages d'Autrefois



M. L. A. ADAM, Président de la Commission de la Place Jackson.

Dans notre précédent numéro, nous avons consacré quelques lignes à la Place Jackson sur laquelle vient de se fixer l'attention de nos législateurs à Baton Rouge. Nous croyons opportun de reproduire aujourd'hui l'article qui a paru dans l'ANNEE au lendemain du dévouement de la statue du héros de Chalmette. Nombre de nos lecteurs reliront avec intérêt cet article qui rend compte d'une cérémonie à laquelle ils ont assisté ou ont été mêlés; mais le plus grand nombre le lira pour la première fois, car à l'époque de sa publication, ils n'étaient pas de ce monde ou n'étaient pas d'âge à s'y intéresser.

Le dévouement de la statue eut lieu le 9 février 1856, et l'article en question parut le lendemain. Incidemment, rappelons que c'est M. Desporte qui, il y a deux années, obtint de notre conseil municipal dont il était membre, une allocation en faveur de la Place.



M. CHAS A DESPORTE, Membre de la Commission de la Place Jackson.

Extrait de l'ANNEE du 10 février 1856.

Devoilement d'une Statue.

La Place Jackson.

La foule était partout, dans la rue, sur les balcons, sur la terrasse de la Cathédrale. Tout ce qui s'élevait au-dessus du niveau du pavé—collis, voitures, matériaux de construction, était occupé par des spectateurs avides de saisir les moindres détails de la cérémonie. La curiosité était telle que les soldats formant la haie aux portes de la place pour empêcher le cortège d'y pénétrer ont fait le plus d'une fois être balayés par la multitude. La légion et le bataillon de Washington, ainsi que toutes les sociétés qui existent à la Nouvelle-Orléans, avaient répondu à l'appel du Comité de l'Association. Le cortège s'est formé dans la rue du Canal et s'est mis en marche à onze heures; il aurait eu, à en juger par le temps qu'il a duré le défilé, près d'une lieue de longueur s'il avait pu s'étendre sur cet espace. Lorsque la dernière compagnie de l'es-

corte militaire qui formait la marche fut entrée dans la place, le spectacle devint réellement saisissant. La place, les vastes balcons des maisons Pontalba, ceux de l'ancien hôtel de ville et du palais de justice, la terrasse de l'église, etc., étaient couverts de spectateurs, et comme les dames étaient en majorité, le coup-d'œil qu'offrait ce immense rassemblement était éblouissant. On a beaucoup remarqué les détails de l'herminette phalange de 1814-15, portant avec respect les lambeaux du glorieux drapeau du 8 janvier. Les survivants des bataillons de couleur étaient également présents et ont partagé avec leurs frères d'armes les hommages des citoyens.

Après un discours de M. Sigur, le voile qui recouvrait la statue, équestre est tombé sur le piédestal et une immense acclamation s'est élevée du sein de la multitude. Aux hurrahs se sont mêlés le tonnerre de l'artillerie et les fanfares de la musique militaire. Le calme s'étant peu à peu rétabli, M. Mills, l'auteur de la statue équestre, a prononcé une courte allocution et a été chaleureusement applaudi. La cérémonie s'est terminée par un discours en français de M. Bernard Marigny, et la foule s'est écuilée lentement bien que la place n'ait point désempli, les spectateurs qui se retiraient étant constamment remplacés par de nouveaux venus.

L'ancienne place d'Armes est depuis deux jours le rendez-vous de tous les citoyens et de tous les étrangers qui se trouvent en ce moment à la Nouvelle-Orléans. Hier la foule y était aussi compacte que samedi. C'est le but de tous les pèlerins, et nous tenons de bonne source que parmi les visiteurs il en est qui viennent de l'Ouest et qui sont descendus jusqu'à la Nouvelle-Orléans pour saluer la statue du héros de Chalmette.

SOUVENIRS DE 1814-15.

L'inauguration de la statue de Jackson, qui a eu lieu samedi 9 février, 1856, avec tant d'éclat et au milieu d'un concours si extraordinaire de toutes les classes de la population, a réveillé dans les esprits quelques uns des glorieux souvenirs de 1814-15. Un vétéran de cette époque héroïque nous a remis un exemplaire de la notice publiée le 21 janvier 1815 sur le champ de bataille que venait d'illustrer les intrépides défenseurs du sol louisianais, et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant quelques passages de ce document, dicté par le général Jackson et signé par l'adjutant général Robert Butler.

Le commandant en chef y donne des éloges à tous ceux qui se sont distingués. Il félicite le 7e et le 4e régiment d'infanterie de ligne, ainsi que les soldats de marine sous les ordres du colonel Ross. "Le 7e régiment, dit-il ensuite, était commandé par le major Peyre et le 4e par le capitaine Baker, pendant l'action du 23 décembre. Ces officiers se sont distingués et ont mérité pendant le reste de la campagne à montrer le même zèle et la même habileté. Le pays a perdu un brave officier dans la personne du lieutenant McClellan, du 7e d'infanterie, qui a été frappé mortellement en menant sa compagnie au feu. Le lieutenant Dupuy, du 4e bien que grièvement blessé dans l'action du 23, a pu revenir à temps au camp pour prendre part aux autres engagements." Le général Jackson a été avec éloges la belle conduite des carabiniers à cheval du Tennessee commandés par le brigadier général Coffee, et celle de la cavalerie du territoire du Mississippi, commandée par le major Hinds. C'est celui-ci qui a reconnu les lignes de l'ennemi. Le général Carroll commandant un détachement de la milice de Louisiane a fait preuve de plus vaillant courage et a acquis des titres à la reconnaissance du pays. Défendant par partie le plus faible des retranchements américains et campés au milieu d'un marais, ses hommes n'ont jamais songé à se plaindre. Dans la journée du 8 ils ont repoussé avec succès l'attaque des Anglais qui dirigeaient principalement leurs efforts contre cette partie de notre ligne.

Voici les lignes que le commandant en chef consacre à quelques uns des officiers dont les noms sont familiers à la population franco-américaine: "Seulement, ce soir, nous n'avons pas le temps. "Qu'est-ce que nous faisons, ma petite sœur? "Je n'en sais vraiment rien, mon frère. "Si nous allions d'abord dîner au restaurant? "Tu as fait ton? "Et toi, ça ne t'as pas creusé, la scène? "Non, au contraire. "L'appétit te viendra. "Veux-tu que nous allions chercher Grandier? "Par exemple, en voilà une idée! "Elle t'offusque? "Au contraire... ce sera très amusant... Nous trois au restaurant. Ernestine, plus sensible, en femme qu'elle était, eut un gros soupir. "Pauvre maman! pauvre papa! "Laisse donc, il n'y a que ce moyen-là... Ce serait la peine de nous avoir gâtés, pourris, on peut le dire, jusqu'à présent, pour nous empêcher d'épouser qui nous voulons, faire notre malheur... Oh! non, par exemple, non! "Non, répéta la jeune fille surmontant sa défaillance... Je me trouve assez riche pour prendre du mari qui ne l'est pas, tu as les mêmes idées par rapport à une femme... "Papa et maman diront oui, ou..."

Les capitaines Dominique et Beluche, ex-commandants de corsaires à Barataria, déservirent avec une partie de leur anciens équipages et beaucoup de braves citoyens de la Nouvelle-Orléans les batteries Nos 3 et 4. Le général ne peut s'empêcher de donner sa haute approbation à la manière dont ces messieurs se sont conduits sous ses ordres et à la bravoure qu'ils ont déployée selon la promesse qu'ils avaient faite à l'ouverture de la campagne de défendre le pays. Les frères Laflotte ont montré le même courage et la même fidélité, et le général promet de faire connaître leur conduite au gouvernement. Les batteries Nos 8 et 9 étaient commandées par le lieutenant Spotts, habilement secondé par M. Chauveau.

Le général éprouve le plus grand plaisir à signaler la conduite du général d'artillerie de Flaujac, commandant une brigade de la milice de la Louisiane, et membre du Sénat. Sa brigade ne se trouvant pas sur le terrain au moment de l'invasion, M. Flaujac s'est rendu au camp et s'est présenté comme volontaire pour servir une pièce d'artillerie qu'il a employée avec habileté pour attendre d'un officier d'artillerie expérimenté, l'indication l'exemption de service que lui valait sa qualité de sénateur, il est resté au poste modeste, mais honorable qu'il avait choisi, et par ses efforts, a rendu de très grands services à son pays. M. Sébastien Hilar, appartenant lui aussi au Sénat, a donné le même exemple et a servi longtemps dans le bataillon des volontaires d'abord et ensuite comme adjudant des troupes de couleur. "Le bataillon des volontaires du major Plauché, quelque privé du précieux concours du major Carmac blessé dans l'attaque du 23 décembre, a réalisé toutes les espérances que le général fondait sur ce corps distingué. Les frères de St-Gême se sont distingués par leur activité, leur courage et leur zèle. Les deux corps de volontaires de couleur n'ont pas trompé l'espoir de ceux qui comptaient sur leur courage et leur résistance. Les majors Laoste et D'Aquin qui les commandaient ont bien mérité du pays. La conduite du capitaine Savary a été signalée dans le rapport de la bataille du 23 et cet officier a continué à se rendre digne des plus grands éloges. "La compagnie des riflemen de la ville, sous les ordres du capitaine Beale, a conservé la réputation qu'elle s'était acquise le 23. Le colonel De la Ronde, de la milice de la Louisiane, a rendu à l'armée de grands services et a mérité beaucoup de courage ainsi qu'un grand attachement au pays. Le général Humbert, qui a offert ses services comme volontaire, s'est continuellement, avec son intrépidité accoutumée, exposé aux plus grands périls. Le field-marchal mexicain Don Juan de Anaya a tenu la même conduite. "La compagnie de cavalerie du capitaine Godeau a été très utile par sa connaissance au terrain et des environs, et le petit détachement des dragons des Attakapas, campé près du quartier général, s'est montré infatigable dans l'accomplissement de ses devoirs. "Les noms du major Chotard, de MM. Livingston, Duncan, Grimes, Duplessis, Dabzac, Lacarrière, de Lamoignon, Labre, Goussier, Blat, Villier, Morgan, figurent plusieurs fois avec éloges dans l'ordre du jour qui se termine ainsi: "Le gros mortier a été habilement employé par le capitaine Lefebvre et M. Gilbert. Le capitaine Blanchard a été très utile comme ingénieur et mérite l'éloge du commandant en chef pour la promptitude avec laquelle il a élevé la batterie qui commande maintenant le fleuve à la droite du camp. M. Busquet et M. Ducouin appartenant à la compagnie de St-Gême, ont montré beaucoup d'habileté et une grande expérience comme artilleurs.

Trop loquace.

Richard McLoughlin s'est montré très exubérant avant-hier matin, en plein marché, avenue St-Bernard. Ayant constaté le fait, un agent à la cotte après l'avoir accusé de vaguer en état d'ivresse, de nuire aux habitants paisibles, d'user de propos obscènes et d'injurier les représentants de la loi, le capitaine a saisi \$20 d'amende à McLoughlin, d'après l'évaluation de M. le second recorder.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.50 la douzaine de bouteille livrées à domicile.

INSTITUT PINAC.

Les exercices de fin d'année de l'Institut Pinac ont eu lieu hier en matinée devant une assistance des plus élégantes. Bien que très vaste, la salle où se donnait la fête, elle suffisait à peine, cependant, à contenir la foule qui s'y pressait. A composer le programme de cette fête, Mlle Louise Pinac, présidente de l'Institut, avait apporté de grands soins, et très vite à du être son plaisir de voir exécuté avec un rare bonheur par son gracieux bataillon de jeunes filles, et goûté par son nombreux public.

L'Institut Pinac est un des plus justement renommés de notre ville; les jeunes filles et les jeunes garçons y reçoivent une éducation excellente. Les langues vivantes, les sciences, les arts d'agrément, la musique notamment, y sont enseignés de façon supérieure par des professeurs éminents. Voici le programme d'hier, dont chaque numéro a été brièvement applaudi: PROGRAMME.

Chœur—Floral. Bienvenue, Miles E. Scott, A. Luminais, E. August, G. Desina, A. Romain, L. Lartigue, A. Granger. Queen of the Sea, Marche, Violon, Miles H. Levy et C. Desina. Mandolines, Miles O. Goldthwaite, A. Laudumy, L. Lartigue, H. Levy. Récitation, A. Doll in Disgrace, Mlle Gladys Desina. Chant, I'm going to write to Papa, Mlle Eva August. The Clever Kittens, Miles A. Schindler, A. Granger, L. Lartigue, A. Romain, Miles H. Levy et C. Desina. Mandoline Solo, Lustspiel, Ouverture, Mlle Hannah Levy. The United Workmen, M. M. O. Mailho, R. Ryan, W. Koche, A. Laoste, E. Derbes, E. de Verge, V. Berbes, G. Lallande, R. Garic, E. Hanemann, A. DeBlanc. Chansonnette, Si j'étais grande, Juliette Soulié. Solo de violon, San Salvador, valse espagnole, Carmélite Desina. Récitation, I'm going to Grand Pa, Edgar Burch. Mandoline solo, My Sweetheart, valse, Hazel Levy. A Bunch of Flowers, Miles H. Schindler, A. Granger, L. Lartigue, C. Staigg, O. Bienville, E. August, M. Soulié, J. Goldthwaite. La Fauve fille, Némée Hanemann. Chant—Just Next Door, Lillian Lartigue. Mandoline solo—Intermezzo, Calaveria Rusticana, Odette Goldthwaite. Récitation—Can Girls Whistle, Lazard Laoste. Handkerchief, chant, par plusieurs jeunes filles. Violon solo—La Traviata, Hannah Levy. Récitation—Jeannette and Jo, E. Lallande. Saryette—En Retense, Irma Lubelg et Lucie Staigg. Mandoline solo, Lucie de Lamer-moor, Lillian Lartigue. Monologue français, l'Herbe des chiffres, Cécile Gaudet. Mandoline solo, The Bohemian girl, Carmélite Desina. Récitation, After the wedding Bé-gina Granger. Mandoline duo, Leybach's Fifth, Nocturne. Première mandoline, Auelie Laudumy. Seconde mandoline, Hannah Levy. Fantomime, par la classe d'élocution. Valses Cecilia, par plusieurs jeunes filles. Calisténies.

Quand s'est faite la distribution des récompenses, les appels, filles et garçons, sont venus les mains des mains du Rév. Père Biever, de l'Ordre des Jésuites. Médaille d'Or—Excellence Française, Anglais et Tenue, Prix Arithmétique, Algèbre et composition: Miles Carmen Raymond et Cécile Gaudet. Médaille d'Or—Français et Anglais, Prix Composition, Arithmétique et Exactitude, Mlle Régina Granger. Médaille d'Or, Excellence, Français et Anglais, Prix, Arithmétique et Exactitude, Mlle Lucie Staigg. Classe intermédiaire, Section B—Médaille d'Or, Excellence, Français et Anglais, Miles Haydée DeBlanc et Irma Lubelg. Médaille, Excellence, Anglais et Tenue, Mlle Raymondi, médaille, Mandoline, Odette Goldthwaite; prix, Arithmétique, Irma Lubelg Haydée DeBlanc et Odie Raymond; prix, Français, Odette Goldthwaite et Odie Raymond; prix, Exactitude.

A L'ECOLE NORMALE (Spaulding School).

23 juin, 1902. L'entrée et la sortie des jeunes et charmantes étudiantes formaient un long et charmant défilé; dans cette fête scolaire, c'était vraiment un bien gracieux tableau; il n'a été éclipé, comme effet décoratif, que par le groupement, sur l'estrade, des futurs professeurs, toutes vêtues de blanc. Les invités les comptaient au passage et souriaient à leurs jeunes amies. 52 normaliennes ont été admises à faire de l'enseignement leur carrière. Six d'entre elles se destinent à l'enseignement maternel (Kindergarten). PROGRAMME. Marche, Mlle Ethel W. Perkins. Prière, Rev. I. L. Leucht. Chœur, Buttercup Gavotte, Hayes Essau. The Bellies, formé de Kindergarten to the School, Mlle Margaret Livingston Doané (Kindergarten Training Class. Duo vocal, Miles Aimée Zang et Hannah Charlton. Essai, Instruct as a Factor in Education, Mlle Marguerite Croué, (Normal Class). Distribution des Diplômes, Hon. E. B. Kruttschnitt. Allocation, Col. J. W. Nicholson, Louisiana State University. Chœur, Lullied by the Silence, Zamboni. Souhait de Bienvenue aux Graduées, Mlle Frances A. Stringer, Principal Jackson Girls' School. Chœur, Hail Columbia. Ces demoiselles sont inscrites par ordre alphabétique, sur la liste des graduées; mais le hasard a été vrai-

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

LA GRIFFE D'OR. GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Madaqua.

TROISIÈME PARTIE.

L'ACCUSEE.

VII

voiture était là. Et un quart d'heure plus tard, Pauline Warth, admise d'urgence à l'Hôtel Dieu, était placée dans la seule salle où il y eût un lit vacant, —service du docteur Sansaaye. Ernest et Ernestine Truchon, dès qu'ils s'étaient trouvés dans la rue, depuis la scène avec leurs parents, s'étaient regardés bien en face. —Oh allons nous! fit Ernest. —Oh allons nous! dit Ernestine. Le premier éclat de rire. —Ma foi! je n'en sais rien! —Moi non plus! Et la jeune fille riait aussi. Cette gaieté était elle bien franche? Non. Le rire, nerveux chez la sœur, s'était tout autant chez la frère. Au résumé, de bons enfants, n'éprouvant en cet instant que le sentiment d'avoir boulevé, chagriné, leur père et leur mère. Ils n'avaient pas besoin de se le dire, pour se comprendre. —Et puis, tant pis! prononça Ernest, papa a eu tort de me traiter en gamine... —Et moi en gamine! acheva Ernestine. —Quand on parle de choses comme celles-là, il faut le prendre autrement que par la plaisanterie ou la colère. —Sûrement... Moi je sais ceci: c'est que j'ai juré de m'appeler madame Grandier, et que

je m'appellerai madame Grandier! —Et moi d'épouser Mireille... et que j'épouserai Mireille. —Toi, je trouve que ce n'est pas pareil... et entre nous, je te répète, que tu as tort de t'emballer... Tu m'as confié qu'elle ne répondait pas à ta flamme. —Parce qu'elle croit que je ne cherche qu'à en faire un malin. —Tu comprends que le jour où je lui soufflerai ceci dans l'oreille auditif, Mireille, mon père m'a donné son consentement, je vous épouse, répondez: Voulez-vous de moi pour mari? elle aura une de ces suffocations qui laissent tout juste assez de respiration pour dire: Oui. —Ça je suis de ton avis... Mais je crois que tu auras plus de peine à obtenir le fameux consentement, que moi. —Pourquoi donc? —Grandier est quelqu'un déjà. —Pas plus aux yeux de l'auteur de nos jours que la fille des Bonenfant. —Si, voyons... —Tu le verras. —Je te dis que si! —Nous n'allons pas nous chamailler... Entre nous l'accord est nécessaire. —Quand nous nous chamaillerons, cela ne nous empêchera pas d'être d'accord. —Evidemment, nous ne faisons pas autre chose, depuis que nous sommes au monde.

—Seulement, ce soir, nous n'avons pas le temps. "Qu'est-ce que nous faisons, ma petite sœur? "Je n'en sais vraiment rien, mon frère. "Si nous allions d'abord dîner au restaurant? "Tu as fait ton? "Et toi, ça ne t'as pas creusé, la scène? "Non, au contraire. "L'appétit te viendra. "Veux-tu que nous allions chercher Grandier? "Par exemple, en voilà une idée! "Elle t'offusque? "Au contraire... ce sera très amusant... Nous trois au restaurant. Ernestine, plus sensible, en femme qu'elle était, eut un gros soupir. "Pauvre maman! pauvre papa! "Laisse donc, il n'y a que ce moyen-là... Ce serait la peine de nous avoir gâtés, pourris, on peut le dire, jusqu'à présent, pour nous empêcher d'épouser qui nous voulons, faire notre malheur... Oh! non, par exemple, non! "Non, répéta la jeune fille surmontant sa défaillance... Je me trouve assez riche pour prendre du mari qui ne l'est pas, tu as les mêmes idées par rapport à une femme... "Papa et maman diront oui, ou..."

—Qu'est-ce que tu feras? interroge Ernest, mordillant sa moustache naissante. —Et toi? —Je n'en sais rien... —Moi non plus. —Allons tous deux voir si Grandier est encore dans sa mansarde. —Allons! —Il affirme qu'il n'en sort qu'à sept heures et demie, pour gagner sa gargotte à vingt-quatre sous... "Nous avons le temps de le saisir au vol. —C'est lui qui va être étonné! —Hébé! Je hèle un sapin! Ernest II arrêta un fiacre qui se dirigeait contre le trottoir. —Avant d'y monter, Ernestine leva la tête. Si son père et sa mère eussent eu l'idée de se mettre au balcon, ils les eussent vu enjambar le marchepied. Le jeune homme également jeta un regard là-haut, plus fort que celui de sa sœur, un regard qui ne tenait point du tout à arriver à l'attendrissement. Et les deux fous roulèrent vers le quartier Latin. Joseph Grandier, qui perchait à un sixième de la rue Cujas, sortait justement du corridor de sa maison, lorsque le "sapin" qui les amenait, s'arrêta devant. En reconnaissant le frère d'abord, la sœur ensuite, qui sautaient l'un après l'autre sur le trottoir, il eut un mouvement de

surprise. —Toi!... vous!... Vous, mademoiselle Ernestine! —Oui, nous répondit celle-ci; nous venons vous chercher, Ernest et moi, pour dîner ensemble sur les boulevards, voulez-vous? —Si je veux... mais oui... Seulement, je suis habillé en tenue de quartier... c'est à dire quelque peu débraillé. —Le débraillé te va, mon cher, riposta Ernest. —C'est fait, nous t'enlevons. Ernestine était remontée en voiture. —Vite, voici la fameuse qui me vient aussi, à moi... Grandier enjamba le marchepied. Il y eut une discussion, parce qu'il prétendait s'emparer du strapontin. Le frère déclara qu'il ne monterait pas, la sœur qu'elle descendrait. Bref, il s'assit à côté de la première, le second s'installa sur l'étréte banquette, et le fiacre tourna bride, se dirigeant du côté des grands boulevards. Tout le long du trajet, on rit comme trois fous, Grandier cherchant le motif de cette subite escapade, n'arrivant pas à trouver. —Au dessert, nous vous raconterons cela, répéta mademoiselle Truchon, qui se joignait à son frère, pour lancer le jeune auteur dramatique sur de fausses pistes.

Ernest II, qui prudemment avait de quitter le toit paternel passait dans sa chambre pour y prendre tout l'argent qu'il avait en ce moment, possédait un porte-monnaie relativement bien garni. On entra à la brasserie Viennoise, un endroit où l'on mangeait très bien, affirmait-il, il commanda un souper fin. Jacques Grandier était un grand garçon à physionomie distinguée et intelligente, sa front vaste de penseur, à l'allure plutôt timide. Il avait pour cette Ernestine si gâtée, si folle, si moqueuse souvent, une adoration que celle-ci ne devait point de suite deviner, et qui, le jour où elle la connut, la toucha comme l'éclair touché, ce qu'on appelle le coup de foudre. Son cœur battit violemment, tandis que de son scepticisme de jeune fille fin de siècle, un attendrissement moultait qui dominait tout. Elle l'aimait, et peut-être depuis plus longtemps qu'elle ne se le figurait, ce grand garçon très doux, qui avait la valeur modeste et dont elle ferait quelque'un. Voilà ce qu'elle lui avoua, tout simplement, au dessert, en lui apprenant la raison pour laquelle elle se trouvait avec son frère, ce soir-là, à la brasserie Viennoise, en face de lui. Grandier était si ému qu'il ne trouvait plus une parole.